HUITIEME ANNEE N° 80 — Le Numéro : 30 CENTIMES — 5 JUIN 1924

LE FLAMBEAU

C.I.R.A

ABONNEMENTS :
France. — Un an : 6 fr. - 6 mois : 3 fr.
Etranger — 10 fr. — 5 fr.
Tous les abonnements doivent être adressés
Chèque postal Rennes 14.040
J. TRÉGUER, Maison du Peuple, Brest

Organe mensuel de Libre Pensée

d'Education et de Combat

Tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration à René MARTIN Maison du Peuple, Brest

L'ÉGLISE ET LE FASCISME

Dire, d'un Castelnau ou d'un Philippe Henriot, que ce sont des fascistes, cela ne doit surprendre qui que ce soit, même pas les croyants, mais dire que l'Eglise c'est le fascisme, voilà, certes, de quoi effarer bien des gens de foi et, même, de bonne foi.

J'ai entendu, souvent, des camarades énoncer ceci, et l'accompagner d'explications tellement spécieuses, que j'ai frémi à la pensée d'un contradicteur habile faisant son entrée dans la salle... Trop généralement, on se base sur les amours de Pie XI et de Mussolini, les compromissions flagrantes des chefs religieux avec tout ce qu'il y a partout de rétrograde, de pompier, de chauvin. J'avoue que cela ne me semblerait pas probant, si j'étais un croyant.

Mais, et d'abord, qu'est-ce que le fascisme ? Le fascisme est, à la fois, une Révolution et une Réaction, une révolution du régime capitalisme sur lui-même, et une réaction contre la classe ouvrière. Le fascisme naît à l'heure où le régime capitaliste doit avouer sa faillite. La concentration des capitaux et les développements des moyens de production déterminent des crises économiques toujours plus longues et plus rapprochées, enfin, une crise permanente, sans issue que... la Révolution sociale.

C'est alors que, pour ne pas perdre ses privilèges, la partie la plus intelligente de la classe capitaliste se résoud à limiter l'activité normale de l'économie, essaie un léger retour en arrière, par l'institution d'un Etat omnipotent, diminue sensiblement ses profits et s'applique à tuer tout esprit de révolte de la classe ouvrière, détruit ses Bourses du Travail, ses Maisons du Peuple, ses Syndicats, etc..

C'est là toute l'économie fasciste.

Et quelle est la thèse sociale de l'Eglise ?

« Toute autorité vient de Dieu » (St-Paul). — « Il est conforme à l'ordre établi par Dieu qu'il y ait, dans la société humaine, des princes, des sujets, des patrons et des prolétaires. » (Pie X). La thèse sociale de l'Eglise découle de ses dogmes. Dieu est le créateur de toute chose. Il est tout-puissant. Tout ce qui est, est donc voulu par Dieu. Aussi, au temps de l'esclavage, l'Eglise défend le système et fait une loi aux esclaves d'être obéissants.

Avec l'évolution des sociétés, l'Eglise s'adapte, mais avec toutes sortes de réserves. Quand Léon XIII donne son adhésion à la République, il a soin de spécifier ce que doit être la République, et que les droits des possédants doivent être sauvegardés.

Devant les menaces du Socialisme et du Syndicalisme, dans l'encyclique *Rerum Novarum*, Léon XIII avertit les capitalistes qu'ils ont à se méfier d'eux-mêmes, que leurs exagérations de profits amènent les classes laborieuses au Socialisme. Il fait aussi rappel aux ouvriers qu'ils ne doivent pas revendiquer violemment, ni non plus ce qui tiendrait à modifier l'ordre social.

Cette thèse sera rappelée maintes fois par Léon XIII et Pie X, et, tout récemment, pour le 40e anniversaire de l'encyclique *Rerum Novarum*, par Pie XI.

« Capitalistes, vous exagerez vos profits... réduisez-les. Ouvriers, on vous entraîne vers la révolution. Niez la lutte des classes, brisez vos syndicats de classe pour constituer des corporations. »

Voilà toute la doctrine sociale de l'Eglise : d'une part, limiter les effets désastreux d'un capitalisme débridé ; d'autre part, tuer tout esprit révolutionnaire de la classe ouvrière.

Plaise ou déplaise. C'est là la théorie fasciste aussi. Elle est toute entière développée dans les « actes pontificaux » de 1878 à... 1934. L'Eglise, c'est le fascisme !

A. LAPEYRE.

Camarades dépositaires, effectuez vos règlements chaque fin de mois.

Faites l'impossible pour liquider vos règlements en retard.

LA LIBRE PENSEE

L'attention des camarades et sympathisants est attirée sur la fête de la *Libre Pensée de Seine-et-Oise*, qui aura lieu le 8 juillet.

Cette fête, donnée en commémoration du Chevalier de la Barre, supplicié pour avoir refusé de saluer une procession, se tiendra dans la magnifique forêt de Garches, cadre superbe de verdure.

Groupements, organisez-vous pour venir en nombre imposant à cette manifestation, qui sera surtout une grande fête de l'Enfance Libre Penseuse et Laïque.

Tous renseignements chez le délégué du Comité d'organisation : G. W. Guiz, 10, rue Edouard Vaillant, Le Bourget (Seine).

FACE AU FASCISME !

Afin d'activer la propagande contre le fascisme, nous demandons à tous nos camarades de commander, dès maintenant, des exemplaires du numéro spécial de *La Clameur*, qui paraîtra au début de juin et sera consacré aux organisations réactionnaires et à la lutte antifasciste.

Les 25 exempl., 8 fr ; les 50, 15 fr. ; les 100, 25 fr. ; les 500 115 fr.

Adresser les commandes à *La Clameur*, 47, rue Montorgueil, Paris (2e). C. C. P. 791-39 Paris.

Souscription pour le " Flambeau "

Le Roux, 9 fr. ; Breton, 5 fr. ; Thironneau, 3 fr. ; Le Ménès, 4 fr. ; S. O. S., 10 fr ; Vve Boulaia, 2 fr. ; Un copain de l'Hermitage, 3 fr ; Lelièvre, 5 fr. ; Tréguer, 10 fr. ; R. Martin, 10 fr. ; Bourdon, 1 fr. ; Loshu, 5 50 ; Le Lann, 3 fr. ; Grandguillotte, 25 fr. ; Godin, 18 fr. ; Bonnaud, 5 fr. ; Bagousse, 20 fr. ; Baudot, 4 fr. ; Duigou, 6 fr. ; Un camarade de l'Hermitage, 4 fr. ; Brenner, 14 fr. ; Tircot, 2 fr. ; Blicq, 10 fr. ; Camard, 2 fr. Total : 180 fr. 50.

MITRAILLEUR 8040..., de Christian Félix, secrétaire général de l'« Union des Jeunesses Pacifistes de France ». Ce livre est envoyé franco, contre la somme de 7 francs, adressée à l'auteur, 32, rue de Metz, à Périgueux, ou versée à son compte de chèques postaux, Bordeaux 310.78.

—o—

LE FUSILLE, par Blanche Maupas, un volume in-huit couronne, de 288 pages. Prix : 12 francs. Maison coopérative du Livre, 6 *bis*, rue de l'Abbaye, Paris (6e).

—o—

UN LIVRE NOIR, diplomatie d'avant-guerre et de guerre, d'après les documents des archives russes (1910-1917), tome III, 1914-1917 ; Livre IV, 1916 ; 244 pages. Prix : 20 francs.

Précédemment parus : Tome I, 1910-1912 (en réimpression) ; Tome II, 1912-1914 (numéro 52 B.), prix : 40 fr. ; Tome III, Livre I, 1914-1915 (numéro 52 C.), prix : 12 fr. ; Livre II, 1915-1916 (numéro 52 D.), prix : 15 fr. ; Livre III, 1916 (numéro 52 E.) prix : 18 fr.

L'ouvrage complet, dont il reste quelques exemplaires (numéro 52) : 150 fr.

—o—

BROCHURES. — « Le Convoi », par Helen Smith : 0 fr. 25.

« La guerre civile en Autriche », par Wolf Bertram : 1 franc.

« Le problème de l'illégalité », par Victor-Serge : 0 fr. 50.

« La Fédération de l'Enseignement dans les assises syndicales » : 1 fr. 50.

Livres et brochures édités par la Coopérative ouvrière d'Editions et de diffusion « Librairie du Travail », 17, rue de Sambre-et-Meuse, Paris.

Nous donnerons, dans notre prochain numéro, une analyse de ces livres et brochures.

—o—

Réclamez à A. Le Lann, Maison du Peuple, Brest, notre catalogue de librairie. Si vous voulez aider le *Flambeau*, réservez-nous vos commandes de livres et brochures. Sur simple demande, envoi du catalogue.

GLANES

Est-il besoin de rappeler combien et comment les religions abêtissent et corrompent les peuples ? Elles tuent en eux la raison, ce principal instrument de l'émancipation humaine, et les réduisent à l'imbécillité, condition essentielle de leur esclavage. Elles déshonorent le travail humain et en font un signe et une source de servitude. Elles tuent la notion et le sentiment de la justice humaine, faisant toujours pencher la balance du côté des coquins triomphants, objets privilégiés de la grâce divine. Elles tuent la fierté et la dignité humaines, ne protégeant que les rampants et les humbles. Elles étouffent, dans le cœur des peuples, tout sentiment de fraternité humaine, en le remplissant de cruauté divine.

Toutes les religions sont cruelles, toutes sont fondées sur le sang ; car toutes reposent principalement sur l'idée du sacrifice, c'est-à-dire sur l'immolation perpétuelle de l'Humanité à l'insatiable vengeance de la Divinité. Dans ce sanglant mystère, l'homme est toujours la victime, et le prêtre, homme aussi, mais homme privilégié par la grâce, est le divin bourreau. Cela nous explique pourquoi les prêtres de toutes religions, les meilleurs, les plus humains, les plus doux, ont presque toujours, dans le fond de leur cœur — et, sinon dans le cœur, dans leur imagination, dans l'esprit (et l'on sait l'influence formidable que l'une et l'autre exercent sur le cœur des hommes) — pourquoi il y a, dis-je, dans les sentiments de tout prêtre, quelque chose de cruel et de sanguinaire, et pourquoi, lorsque fut agitée, il y a quelques ans, partout, la question de l'abolition de la peine de mort, prêtres catholiques romains, prêtres moscovites et grecs orthodoxes, prêtres protestants des sectes les plus différentes, tous se sont unanimement, ou presque unanimement, déclarés pour son maintien.

BAKOUNINE.

††††

C'est en dehors de l'Eglise, qui a manqué à toutes les grandes espérances, que s'accomplit tout ce qui est grand et généreux. Et c'est en dehors d'elle, c'est malgré elle, que les pauvres, à qui les prêtres promettent ironiquement toutes les richesses du paradis, conquerront finalement le bien-être de la vie présente ; c'est malgré l'Eglise que se fondera la vraie commune, la société des hommes libres, vers laquelle nous conduisent toutes les révolutions antérieures contre les prêtres et contre les rois.

Elisée RECLUS.

††††

Apprendre : voilà le crime, selon l'Eglise ; voilà le crime, selon l'Etat. Car c'est un crime, aux yeux des prêtres et des agents du gouvernement, que nous ayons pu absorber, à leur détriment, quelque chose qui soit un germe d'énergie. Apprendre est, au contraire, la vertu par excellence pour l'individu libre qui s'affranchit de toute autorité divine ou humaine ; elle choque, également, ceux qui, au nom d'une « raison suprême », s'arrogent le droit de penser et de parler pour autrui, et ceux qui, à travers la volonté de l'Etat, imposent une règle morale extérieure, codifiée et définitive. Ainsi, l'homme qui veut se développer comme être moral doit faire l'opposé même de ce que l'Eglise et l'Etat lui recommandent ; il est nécessaire qu'il pense, parle, agisse librement. Telles sont les conditions indispensables de tout progrès.

Elisée RECLUS.

-: ROME :-

Une main « mystérieuse » a déposé, dans ma boîte aux lettres, un exemplaire déjà vieillot du Pèlerin *de 1933.*

J'avoue qu'il m'a fallu une sacrée bonne volonté pour m'imposer la lecture de ce Pèlerin, *qui sert, hélas, d'aliment intellectuel aux malfaisantes bigotes et autres vieilles filles, aigries dans un célibat involontaire. Un articulet, entre autres, intitulé « Rome », m'a fourni, une fois de plus, la preuve du crétinisme particulier des ouailles catholiques.*

Le signataire de cet articulet, après quelques regrets des maçonneries nouvelles, « risquant de porter ombrage aux architectes des papes Jules II et Sixte-Quint », chante, béat, la « Ville Eternelle », la « Rome qui ne change pas », cette cité qui « n'est qu'un corps qui doit tout ce qu'elle est à son âme immuable : le pape. »

Et voilà ! S. M. n'est pas difficile, comme on le voit. De deux choses l'une : ou bien il ment et il se fiche intempestivement des vieilles bigotes qui liront sa prose, ou bien il est sincère et, dans ce cas, il est aussi ignorant qu'un âne.

Ainsi, toute la lignée de corrompus, de débauchés, de voleurs, d'incestes, d'assassins, qui succédèrent à Pierre et qui furent les papes, toute cette lignée abominable constitue l'âme de la Ville Eternelle ! Les artistes, poètes, sculpteurs, peintres, ciseleurs, bâtisseurs géniaux des cathédrales, etc..., ne furent rien, ou si peu ! ! Seuls, les papes fainéants, outrageusement vautrés parmi les trésors incalculables, méprisant le Maître, qui vécut pauvre, bafouant Pierre, son disciple, qui fit choix de Rome pour bâtir son Eglise, seuls ces papes (dont Pie XI est le digne successeur) ont bâti Rome !

Non, S. M., la Rome des papes, la Rome de Mussolini n'a pas d'âme. Votre vision de la Pentecôte, au milieu de cette foule de pèlerins évaluée par vous à 50 000, alors que vous vous extasiez sur Pie XI porté sur la sédia, vous a enlevé toutes facultés de jugement. Vous fûtes victime du « coup de bambou ». C'est, d'ailleurs, ce qui arrive généralement aux pèlerins catholiques qui, visitant Rome, assistent à l'exhibition, à la mise en scène savante du défilé carnavalesque où trône l' « infaillible ».

Si Rome a une « âme », c'est celle de l'innombrable foule laborieuse et meurtrie qui gémit sous le joug du fascisme assassin, allié du pape. Mais Rome renaîtra, mais l'Italie entière relèvera la tête, jetant bas l'odieux régime fasciste. Alors, privé de l'appui de son sinistre complice, le Vatican, repaire infâme défiant le progrès, outrageant la conscience humaine, sombrera sous le mépris des hommes qui auront su insuffler à la « Ville Eternelle » une conscience véritable.

Jeanne LÈGRE.

Monsieur le Curé a l'esprit bien mal placé !

Une petite revue enfantine éditée par des instituteurs : *Le Journal de Copain-Cop*, s'efforce de remédier aux efforts d'abrutissement d'une certaine presse ordurière, calotine, policière ou chauvine, dont s'empoisonnent trop aisément les enfants des travailleurs.

Par malheur, les héros des historiettes illustrées de *Copain-Cop* sont au nombre de deux, un garçonnet et une fillette. Ici commence le scandale, constate la *Croix Meusienne* du 6 janvier 1934 :

« Le Journal de Copain-Cop, le Coopérateur Scolaire, *tend à généraliser cette confusion d'idées que déplore le Pape, quand, dans chacun de ses numéros, il nous présente son petit héros Copain-Cop et sa petite amie Jolinette en toutes sortes d'aventures qui menacent de tourner en d'autres catastrophes que des accidents d'automobiles ! Mais, je me trompe ! Ces enfants sont nature ; en leur conscience laïque, nulle ombre de mauvaise tendance ; à défaut de Dieu et du bon ange, une tortue est là, témoin de leur parfaite et incorruptible innocence !*

« *Si, à l'instigation du serpent, Adam et Eve ont péché, eux qui étaient dûment unis par Dieu et se trouvaient quotidiennement favorisés de rapports directs avec leur Créateur, j'ai bien peur que, sous l'œil complaisant de leur tortue-totem, Copain Cop et Joline te ne sombrent dans la chair, et le sang, et la boue.* »

Vous avez bien lu, pères et mères qui nous lisez. D'après M. le curé, il est criminel de laisser deux enfants de dix ans (même d'imaginaires héros de fantaisies illustrées) en rapport de camaraderie, de jeu et d'amitié. De ce contact, il ne peut résulter, comme dit M. le curé, que « la chair, et le sang, et la boue ».

Et maintenant, demandez-vous un peu ce qu'il peut résulter *des contacts entre M. le curé et des jeunes âmes enfantines* qu'il s'efforcera de violer par la confession, de deflorer par son catéchisme de terreurs et de saloperies, et de déchirer contre elles-mêmes par l'idée inhumaine et absurde du péché ? Est-ce qu'un tel obsédé d'impureté, pour qui toute chair humaine, même celle de l'enfant, se confond avec la boue, l'ordure et l'appel au stupre le plus bestial, ne constitue pas un danger public ? Une souillure pour tous ceux qui l'approchent ? Un être qu'une sorte de gale ou de peste morale rend dangereux à la société toute entière ?

Nous ne prétendons pas, ici, condamner en bloc une corporation qui (composée en général de bon vivants, fainéants et volontiers débauchés) mène, à tout prendre, mis à part le préjugé chrétien, une vie sexuelle normale !

Mais, parmi les martyrs de leur propre chair, parmi ceux qui, poussant l'honneur et la hantise du sexe jusqu'aux pires dépravations intimes, se sont fait les bourreaux d'eux-mêmes et de l'humanité qui les entoure (et ils ne sont que trop nombreux !) il existe une mentalité repoussante et féroce, un attrait malsain envers des actes qu'ils considèrent eux-mêmes comme immondes, sataniques et criminels — et qui le deviennent, en effet, prrtiquement, tôt ou tard.

C'est parmi les semblables moraux du rédacteur de l'article cité ci-dessus que se recrutent les satyres ensoutanés, les religieuses sadiques, les tourmenteurs d'âmes, les saliseurs de vies humaines, agrippés au confessionnal comme l'arraignée à son trou, et souillant à plaisir tout ce qui passe à leur portée.

Monsieur le curé, savez-vous comment on qualifie un individu de votre espèce ? Un Salaud !

A. P.

Comité International pour la réhabilitation de MARINUS VAN DER LUBBE

« Gœthe a dit un jour : « il faut choisir entre deux éventualités : être le marteau ou l'enclume ». Eh bien, Messieurs les Juges, les travailleurs allemands ont toujours choisi d'être l'enclume.

« Je demande, en conséquence, que Van der Lubbe soit condamné comme ayant travaillé contre le prolétariat et que des dommages-intérêts nous soient accordés pour le temps que nous avons perdu ici. »

Georges DIMITROFF

(Humanité du 15-12-33, page 3, 3e colonne)

En Autriche, sous la menace directe du fascisme catholique (Front National et Heimwehr) les ouvriers socialistes ont pris les armes. L'enjeu de la lutte c'était les « villes rouges », transformées en communes socialistes par l'insurrection, ou broyées dans le sang du peuple par la botte du militarisme « chrétien social ». Il n'y avait pas d'autre choix. Les ouvriers de Linz, de Floridsdorf, et autres lieux, ont choisi de se défendre ; et, cela, non pas avec d'illusoires barricades, des briques et des tessons de bouteilles, mais avec de vraies armes. (En quoi l'on peut admettre qu'ils ont été mieux conseillés et mieux préparés par leurs chefs socialistes que ne l'ont été les défenseurs de Ménilmontant, de la rue d'Orillon, d'Asfortville et de la cité Jeanne d'Arc, quelqu'ait été, d'ailleurs, la bravoure personnelle des communistes qui se trouvaient parmi eux).

La commune autrichienne avait elle des chances de triompher ? A vrai dire, il semble que les « villes rouges », isolées en face d'une paysannerie que le fascisme avait dû mobiliser à ses côtés, sans liaisons les unes avec les autres, non soutenues par une grève générale de toutes les corporations, et, en particulier, des services publics, n'avaient guère d'espérance en la victoire. Dollfuss, même, eut-il été balayé, ne restait-il pas autour de la minuscule république autrichienne une meute de puissances réactionnaires armées jusqu'aux dents (et qui, déjà, mobilisaient pour étouffer, avant qu'elle se propagea sur leur sol, la flamme de la révolution ?).

A défaut de perspectives immédiates favorables, les insurgés autrichiens, d'ailleurs spontanément entrés en lutte malgré les ordres des chefs, se battaient donc pour la dignité et l'honneur humain, pour l'exemple et pour l'avenir, par solidarité et dévouement à la cause du prolétariat international et de la liberté, et, aussi, *parce que nul ne peut prévoir, dans un monde en faillite où la revolution couve de toute part, les conséquences d'un coup d'audace, le retentissement mondial d'une lutte apparemment désespérée.* Ils se battaient exactement comme s'étaient battus en Allemagne Van der Lubbe et les autres « provocateurs » qui ont défilé, comme lui, sur les échafauds du troisième Reich, méconnus, abandonnés, trahis par ceux là même à qui il appartenait de faire lever, par une agitation de masses, les semences héroïques de leur exemple et de leur dévouement.

Chose étrange, la même opinion socialiste autoritaire, unanime à stigmatiser le geste « désespérément individuel » de Van der Lubbe, fut unanime à justifier et à acclamer le geste *désespérément collectif* des combattants du Schutzbund autrichien, combattant, eux aussi, malgré les ordres reçus. Et, pourtant, les conséquences de ces deux actes de révolte, se produisant exactement à un an d'intervalle, devaient être les mêmes, malgré la conduite si différente des partis à cet égard. L'incendie du Reichstag et l'insurrection socialiste d'Autriche ont été les premières défaites morales du fascisme en Europe centrale et dans le Monde, et les mesures sanguinaires, le débordement de haine qui les ont soulignés de la part de la réaction n'ont fait qu'aggraver ces défaites morales.

Quoi qu'il en soit, du seul fait de l'insurrection autrichienne, une partie des infamies accumulées par Dimitroff au nom du socialisme autoritaire sur le geste de Van der Lubbe, se trouvait anéantie. Dimitroff, le Fouquier-Thinville du bolchevisme, n'allait tout de même pas, devant les cours martiales de Dollfuss, se présenter en face des combattants socialistes enchaînés, vêtu de la robe rouge du procureur ? Il n'allait tout de même pas répéter, devant le tribunal fasciste, les paroles qu'il avait prononcées devant l'autre, celui d'Hitler, et qui ont été reproduites par l'*Humanité* du 26 décembre :

« Je demande que Van der Lubbe soit condamné comme ayant travaillé contre le prolétariat. »

L'acte insurrectionnel des militants du Schutzbund (en bien des points semblables aux tentatives de lutte armée qui se produisirent à Berlin le 28 février, dans la nuit éclairée par les flammes de l'incendie, et que les partis « prolétariens » réussirent à étouffer) était un soufflet sur la face de traître de Dimitroff-le-Procureur, devenu l'un des grands dignitaires juridiques et politiques de la Russie, l'augure de la IIIe Internationale et le bras droit de Staline.

Il fallait que Dimitroff eut raison malgré tout, et que l'Histoire elle-même, contre qui il faisait appel, fut condamnée aux dépens !

Ici se place le grand article de Georges Dimitroff sur l'insurrection autrichienne, que l'*Humanité* a reproduite. Il y est démontré que l'appréciation donnée des événements de Vienne par les combattants eux-mêmes, par la presse socialiste et bolchevique, par la section autrichienne de la IIIe Internationale et par l'organe officiel de l'Internationale elle-même, était tout simplement fausse et erronée. Cette « grande découverte » de Georges Dimitroff, devenue aussitôt vérité officielle de Moscou, est aujourd'hui enseignée comme le nouvel évangile aux rescapés des combats de février rassemblés sur le territoire soviétique, et cela par Georges Dimitroff lui-même, que nous voyons, sur une photo officielle, arhanguer prétentieusement les communards viennois debout, en uniformes et au garde-à-vous, inclinant devant lui leurs drapeaux.

Quelle est cette « grande découverte » ?

C'est à savoir que l'insurrection autrichienne *ne fut pas un acte offensif, agressif, révolutionnaire, mais un simple geste de défense visant à la conservation du statu quo.* La « preuve » en est que les combattants prolétariens, au cours des luttes acharnées qu'ils ont menées, n'ont pas songé à « revendiquer le pouvoir » et à faire de la « lutte pour le pouvoir » leur « mot d'ordre central ». Ils se sont contentés de tirer sur la police et l'armée de Starhemberg avec des mitrailleuses et de recevoir des obus de gros calibre, sans faire savoir leur intention de constituer un gouvernement des commissaires du peuple ! Leur lutte était donc « purement défensive » et limitée aux cadres de la constitution !

En vérité, qu'attend donc Staline pour envoyer M. Dimitroff à la Société des Nations ? Il pourrait y faire valoir sa casuistique dans la question de savoir si l'emploi des mitrailleuses et des canons tours est ou non « constitutionnel », si la définition jurid que de l'agresseur peut être étendu aux guerres civiles et si les chars d'assaut à tourelle sont des armes offensives !

Mais attendez, voici le plus beau. Il n'est pas question un instant de savoir si, par une tactique nettement offensive, en marchant sur les quartiers bourgeois, en occupant les points stratégiques, en prenant des otages matériels et personnels, en opérant des raids, en déclanchant l'élargissement du mouvement, les insurgés auraient pu opérer leur jonction et remporter la victoire. Non, la leçon fondamentale des événements de Vienne, selon M. Georges Dimitroff, c'est que les ouvriers viennois, en se cantonnant sur la défensive *au point de vue légal et constitutionnel*, ont précisément respecté quelque chose que Van der Lubbe n'avait pas craint de violer : savoir l'ordre légal, la propriété et la démocratie. Ainsi, la démonstration est faite : restant des sujets fidèles tout en devenant des insurgés, les communards autrichiens n'ont pas commis le crime de « provocation » propre à Van der Lubbe et aux anarchistes et qui consiste, comme on sait, à *recourir à l'offensive* dans un moment où le devoir de tout bon révolutionnaire est de recevoir des coups sans en rendre !

A. P.

—o—

Van der Lubbe et les mensonges du Livre Brun

numéro spécial exclusif de
La Revue Anarchiste

Ce numéro de 40 grandes pages en texte serré constitue la réfutation détaillée (appuyée sur de nombreux documents originaux et témoignages écrits) des calomnies lancées contre notre camarade exécuté, au nom du soi-disant « Comité Mondial d'aide aux victimes du Fascisme ».

Tous les militants qui veulent se faire une opinion raisonnée sur Van der Lubbe et l'incendie du Reichstag doivent se procurer cet ensemble sensationnel de textes inédits. Envoyer 2 fr. 50 en timbres à F. Fortin, 51, rue St-Sauveur, Paris. Abonnement annuel à la revue : 15 francs.

—o—

La *Pensée Libre* de Gréoux-les-Bains a choisi pour président d'honneur Van der Lubbe ; d'autres groupements d'étude ou d'action ont adopté son nom pour eux-mêmes ou pour leur salle de réunion. A toute occasion, nous devons défendre et réhabiliter la mémoire de l'incendiaire du Reichstag.

VIOLETTES

Très respectueusement, à Mlle M.-J. Carpentier

De pourpre et de saphir en teintes mélangées,
D'émeraudes serties cachant votre cœur d'or,
Violettes d'hiver aux tiges saccagées
C'est sous votre parfum que mon chagrin s'endort.

Son haleine a laissé sa trace tout humide
Sur vous ; dissimulant son rire si moqueur.
Et vous avez pâli de l'offrande perfide ;
Vos pétales meurtries sont tombées sur mon cœur.

Tout comme la rosée au prisme merveilleux
Tombe chaque matin — et j'ai fermé les yeux,
Le pollen odorant de vos corolles mortes.

A laissé dans mon cœur un sillage troublant
Comme une larme d'or au bord d'un œil tremblant,
Et mon âme, ravie, en a fermé les portes.

ELISE-TORTELIER.

Sur la Route...

Suis-je le jouet d'un guide étrange et malfaisant ? Ou le hasard se plaît-il à amonceler sur ma route les faits et les obstacles, les laideurs et vilenies contre lesquels je ne cesse d'exercer mes critiques et de diriger mes coups ? Que de camarades même trouvent étrange cette passion dans laquelle je semble me complaire, qui me pousse à les harceler sans cesse...

L'homme est un ruminant intellectuel, ou le devient dès qu'il cesse de se suffire d'une pitance quotidienne. Alors, celui qui n'aspirait qu'à des joies physiques, sent son être entier frémir, aspirer à des biens moraux, sociaux, à une justice idéale, à une cité sans enfer ni purgatoire.

Son besoin d'idéal le pousse à des luttes incessantes contre les forces qui tentent d'entraver sa marche, contre les parasites qui s'efforcent de conserver à la terre l'enfer qui les réchauffe. Mais son enthousiasme se flétrit avec sa jeunesse, sa générosité s'atténue et se dispers e au vent d'une popularité qui le rend bientôt étranger à l'idéal de sa jeunesse. Avec la maturité s'insinuent, dans sa chair et son esprit, des ferments d'abdication et de lâcheté qu'il explique avec talent comme des évolutions nécessaires inspirées par une riche expérience. Une fatigue corporelle incline son esprit à ruminer sans cesse les mots qui l'arracheront au devoir d'agir. A cet âge-là, l'homme, dit-on, est en possession de tous ses moyens ; il est écouté, suivi, obéi, fait école, et, pourtant, la cause de son succès est dans son incapacité d'agir ! Son triomphe est fait du sacrifice de la jeunesse, de celle qui porte l'avenir.

La chute de notre monde pourri n'est rafeuie que par ces « sages ruminants ». Leur sagesse se complaît dans les décompositions. La jeunesse use son énergie à vouloir rajeunir un monde sans porter atteinte à l'éclat et à l'autorité des « sages ruminants ». Œuvre vaine. L'esprit que n'animent ni la jeunesse, ni l'enthousiasme, ni la foi, peut briller du plus bel éclat : il gêne la flamme ardente des créateurs, des jeunes : à bas les vieux !

Amis, soutenez le "Flambeau"

La RÉDEMPTION

« Jésus-Christ a sauvé les hommes ». Essayons de voir ce que cela peut signifier, pour un croyant.

Il les a sauvés de quoi ? De l'enfer ? Au sens absolu, cela est faux : les justes, seuls, iront en paradis. Faut-il donc comprendre, par là, qu'il a rendu plus facile le « salut » ?

Il a remplacé une loi stricte — la thora — par une loi nouvelle, laquelle est plus facile à suivre ? Je ne sais : si l'une est sévère, l'autre ne l'est pas moins, et la première ne comporte pas la confession, la communion et autres sacrements. L'occasion du péché est donc la même ; l'attrait du péché n'a jamais varié ; notre force de résistance est-elle plus grande ? Oui, répondent certains qui oublient que, si la « grâce » a augmenté, ce que nous ne pouvons vérifier — les manifestations de dieu, continuelles chez les Juifs, ont diminué d'autant ce qui rétablit l'équilibre. L'obtention de « l'état de grâce » ne semble donc pas être plus facile qu'autrefois.

S'il y a rédemption, elle ne nous regarde donc pas directement ; elle regarde l'arrêt qui sera rendu après notre mort.

Cet arrêt-là sera-t-il plus large ? Jésus-Christ n'en dit rien et l'Eglise enseigne le contraire, qui prétend qu'un seul péché mortel entraîne la damnation. Le nombre des « élus » est donc sensiblement le même avant et après le Christ, avec cette différence, pourtant, qu'avant, ces justes allaient en enfer et que, maintenant, ils vont au ciel — encore faut-il qu'ils joignent, à la rédemption, l'action du baptême. Il peut sembler que ceux-là — mais eux seuls — ont été rachetés. Mais leur supplice — puisqu'ils étaient justes — ne devait durer que jusqu'à la fin du monde, leur enfer n'était qu'un purgatoire.

De sorte que la rédemption consiste en ceci : la mort de Jésus-Christ a sauvé quelques hommes... du purgatoire.

Mais ce n'est pas tout.

La rédemption n'a été nécessaire que parce qu'il y avait une faute. Cette faute a damné *tous* les hommes. Jésus-Christ n'a pu en racheter que *quelques-uns*. La faute est donc plus grande que la rédemption. Le dieu du mal est donc plus fort que le dieu du bien, ou, pour parler en monothéiste, le principe vengeur de dieu est plus fort que le principe bon, ce qui est absurde, puisque le principe bon est infini.

« Mystère », criera le croyant. Mais, précisément, j'ai laissé le mystère de côté. Je ne me suis pas demandé comment la mort d'un dieu peut racheter le vol d'une pomme, ni comment la faute de quelqu'un qui ne nous est pas grand chose, peut être lavée par le sang de quelqu'un qui ne nous est rien. Le mystère, pour l'Eglise, consiste dans la manière dont se fait la rédemption, et non pas dans l'objet de cette rédemption.

En d'autres termes, de deux choses l'une :

Ou *tout* est un mystère dans la rédemption, et l'on n'a pas le droit de dire que Jésus-Christ nous a sauvés : c'est un mystère.

Ou la *manière* seule est un mystère, et le croyant doit résoudre les difficultés posées plus haut... à moins de dire : « Je crois parce que c'est absurde. »

Paul LAPEYRE.

COMMENTAIRES

Logique Anarchiste

I

L'individu humain n'a d'autre but que son libre développement, ne se doit à qui ou à quoi que ce soit, sinon qu'à lui même ; il ne saurait donc être question de groupement, de société, de propagande, d'exemple quelconque, de cause, etc. Partant de ce principe, l'homme n'a donc qu'une chose à faire : ou échapper à la société actuelle s'il veut vivre de suite son idéal et s'il croit la chose possible, ou, alors, bouleverser, transformer assez rapidement cette même société, afin de pouvoir jouir de son effort.

Ceux d'entre nous qui veulent vivre immédiatement la vie anarchiste sans traîner le poids lourd de la bêtise humaine, ni combattre pour des paradis futurs et problématiques, ne sont pas si rares que cela ; qu'ils s'associent, s'outillent et entreprennent, d'un commun accord, un travail, une œuvre quelconque ; qu'ils aillent défricher, fertiliser certaines contrées pas encore atteintes par la gangrène de la civilisation et qu'ils jouissent en paix, en camaraderie, de toutes les bontés et les beautés de la vie libre.

De même que certaines espèces animales ont pu évoluer jusqu'au perfectionnement appréciable alors qu'il existe encore des catégories primitives, il n'y a rien d'extraordinaire à ce que des hommes libres, ou voulant l'être, dégoûtés de la société actuelle, ne forment une nouvelle société à part, une espèce perfectionnée qui, évoluant rapidement, rallierait à elle tous les éléments assimilables du vieux monde et rejeterait les civilisations tyranniques que nous subissons. Ce serait le développement d'une race forte, puissante et belle supérieurement, n'ayant d'autre base que l'amitié, la camaraderie, la libre entente, la lutte commune contre les forces nocives et leur domestiquation et, s'élevant si haut en progrès, en intensité vitale que, jetant un regard rétrospectif, les hommes d'alors ne sauraient distinguer ceux d'aujourd'hui de ceux des âges barbares.

Si l'on attribue une origine commune aux êtres vivants, il faut convenir que, tandis que certains de ces êtres sont restés à peu près stationnaires, d'autres espèces se sont développées avec une grande rapidité et qu'alors qu'une partie d'un groupe se transformait sensiblement, l'autre n'évoluant que peu à peu ou pas du tout, disparaissait par la suite. Il est donc possible que l'anarchiste, individu essentiellement sociable et fort en avance sur les sociétés actuelles, se sépare d'elles et soit le trait d'union avec l'homme futur. Ceci, bien entendu, n'est qu'une hypothèse plausible, fort réalisable, d'ailleurs.

Mais, s'il est des camarades tout disposés à pratiquer de suite un genre de communisme ou de vie individualiste libertaire, il en est d'autres qui, par besoin de lutte, de combativité, par goût ou tempérament, veulent améliorer la société actuelle et tâcher de la transformer.

Pour arriver à ce but, plusieurs moyens sont plus ou moins efficaces, tels que propagande par la parole, par la plume, par l'exemple ; dans l'action directe, collective ou individuelle, dans les syndicats, les coopératives, etc., etc., sont préconisés.

Les syndicats, fort divisés et s'émiettant de plus en plus pour des futilités et des questions personnelles, s'occupent peu ou pas de l'éducation individuelle, ne s'occupent pas énormément de l'affranchissement radical des travailleurs, par l'organisation de la production, de la consommation et de la suppression des intermédiaires, ils s'insouciant quelque peu du travail aux pièces, à la tâche, au marchandage, qui surmène les uns, affame les autres et enrichit, en général, les exploiteurs.

On discute, on passe son temps, et des trésors d'énergie sont perdus, sans grand profit pour personne. Beaucoup de propagandistes de toutes sortes prêchent dans le vide. Les individus relativement insensibles à notre logique ; nos journaux sont peu lus, les conférences peu suivies.

C'est fatal ! Il est naïf d'admettre que des êtres, en qui est détruit tout raisonnement, toute beauté morale, et qui ne conçoivent que divers modes d'exploitations, puissent changer subitement de mœurs, de caractère, d'idées, et devenir, tout à coup, partisans de notre point de vue. Où prendraient-ils cette énergie morale, cette clarté de raisonnement, cette critique juste qui font l'anarchiste ? Nous ne pouvons faire vibrer, faire évoluer que ceux qui n'ont été que peu souillés par la morale bourgeoise. Notre exemple n'entraînera que le cœur généreux ; notre logique ne séduira que le cerveau sain.

Le fameux dilemme : « Le milieu fait l'individu, et l'individu fait le milieu », n'est pas si insoluble que ça ; le milieu naturel étant le même pour tous, il ne s'agit donc que de celui formé par les individus. Or, si le milieu fait l'individu, étant donné que ce milieu n'est formé que par les individus, on peut tout simplement dire que la bourgeoisie fait le bourgeois ; la politique, le politicien ; l'anarchie, l'anarchiste. Seulement, comme à son début, l'individu est soustrait de notre milieu et soumis à celui bourgeois et politicien, si nous n'attendons le salut que par des parlottes et des discussions oiseuses, des mouvements incohérents, il ne viendra sûrement pas de sitôt.

Alors, que faire ?

Maurice IMBARD.

(à suivre)

L'IMMORTALITÉ

Pour l'individu infatué de sa personne et persuadé de l'importance essentielle de son moi, il est fort pénible de songer qu'un jour il ne restera de lui qu'un peu de cendre et de terre. Contre son anéantissement, son orgueil et sa vanité se révoltent ; après sa mort, il veut continuer d'entendre les éloges dont il se gargarisa de son vivant ; il veut savourer les larmes que verseront, du moins il le suppose, ses proches et ses parents.

S'il n'a pu étancher sa soif de plaisir, son besoin de jouissances multiples et renouvelées, il rêvera de délectations infinies, de bonheur ineffable, d'amour inextinguible, de délices enivrantes pour les sens comme pour l'esprit. Et, parce que l'on croit sans peine ce que l'on désire, il se persuadera aisément que ces suppositions illusoires répondent à de solides et consolantes réalités.

En concrétisant les plus nébuleux espoirs des hommes dans un ciel que les artistes ont rendu tangible en quelque sorte, et leurs craintes dans un enfer et un purgatoire dont les saints catholiques nous ont fait des descriptions horrifiques, en s'attribuant, de plus, le droit d'expédier au Ciel les âmes que Dieu condamna d'abord au purgatoire, les moines du moyen-âge firent preuve d'un génie commercial hors ligne.

S'ils avaient conservé la messe et les indulgences, les pasteurs protestants jouiraient de revenus supplémentaires qui ne sont point négligeables. Sans avoir l'esprit mercantile de certains fonctionnaires du pape, les disciples d'Allan Kardec ont compris qu'il fallait faire intervenir les morts pour mieux capter l'attention des vivants.

Les âmes des défunts réclamaient invariablement des messes lorsqu'elles apparaissaient aux moines ou aux nonnes du moyen-âge ; aujourd'hui, elles se bornent à faire tourner des tables, à remuer des chaises ou des crayons, fournissant ainsi gratis de spirituelles distractions aux personnes du meilleur monde. Et l'émotion des assistants est profonde lorsque chacun croit reconnaître dans le défunt secouant le mobilier, qui son parent, qui son ami.

En spéculant sur l'égoïsme individuel et sur le désir de revoir ceux que l'on a chéris, les inventeurs du purgatoire et les spirites furent incontestablement bien inspirés. En fait de preuves rationnelles concernant l'immortalité de l'âme, il n'en existe aucune qui puisse supporter un examen très superficiel.

L. BARBEDETTE.

"Synthèse anarchiste"

Réunion tous les jeudis, à 20 h. 30, dans son local, 5, impasse de Gênes (vers le 50, rue Julien Lacroix), Paris 20e. Métro Couronnes.

Le 31 mai : René Gérin, de la L. I. C. P., dans *Debourrons les crânes pour avoir la paix.*

Le 7 juin : Raymond Offner, dans la même conférence faite en Sorbonne sur *Beethoven.*

Le 14 juin : le docteur Pierrot et M. Méline, controverse amicale sur le *Végétarisme.*

Le 21 juin : M. Freidine, dans *Les théâtres à travers les siècles.*

Le 28 juin : Aurèle Patorni, dans *Oscar Wilde, l'homme et l'œuvre.*

La séparation de l'Eglise et de l'Etat

et le point de vue anarchiste

II

Pouvoir spirituel - Pouvoir temporel

Parmi les questions qui, depuis des siècles, ont fait l'objet d'examens profonds et fouillés, celle des rapports généraux entre les églises et les états a été l'une qui a le plus préoccupé les hommes politiques, les économistes et les philosophes.

La question de l'Eglise et de l'Etat est née avec le christianisme. Si, jadis, l'Eglise et l'Etat existaient, le problème ne se posait pas de la même façon que de nos jours, du fait que la religion n'était, dans l'antiquité, qu'une fonction politique de l'Etat.

En ce temps-là, l'Etat se contentait d'une simple adhésion extérieure au culte établi. Il n'avait pas la prétention de régenter les consciences.

Un jour, le christianisme parla de la séparation du spirituel d'avec le temporel. L'on connaît les paroles attribuées à un certain prophète Jésus : « Rendez à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu », la question était posée, et Jésus peut être revendiqué comme le premier apôtre de la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Selon l'Eglise, l'âme domine le corps, et elle prétend être un pouvoir spirituel à qui de prétendues lois divines ont ordonné de veiller et de diriger les hommes dans ce qu'elle appelle « la voie du salut », ainsi justifie-t-elle sa domination sur la société laïque.

Cette prétention, l'Eglise l'a inscrite comme fondement dans les rapports des clercs et des laïcs. Elle explique cette séparation par son spiritualisme excessif, « le christianisme réprouve la matière et la vie matérielle, pour exalter l'esprit et la vie spirituelle; or, ce sont les clercs qui réalisent l'idéal chrétien, en menant une vie spirituelle : ils renoncent aux liens de la famille, ils abdiquent la propriété, ils dépouillent même leur individualité pour ne vivre qu'en Dieu. La propriété et le mariage, avec tous les intérêts et les affections du monde, sont abandonnés aux laïcs. Les clercs sont les hommes de l'esprit, les laïcs sont les hommes de la chair. »

L'abus ne devait pas tarder à se déceler chez ceux qui, par une orgueilleuse prétention, en étaient arrivés bien vite à s'identifier des Christs de Dieu, confondant ainsi la créature avec le créateur. Si, aujourd'hui, la modestie semble être plus ou moins revenue, hypocritement, chez eux, au Moyen-Age, on étalait avec une désinvolture cynique, cette prétention à la supériorité, ce qui fit dire au père Damiens : « Un séculier, quelque pieux qu'il soit, ne saurait être comparé à un moine, même imparfait. L'or, quoique altéré, est plus précieux que l'airain pur. »

Mais, comme si l'orgueil ne suffisait pas à leur ambition, la folie devait être le couronnement de leurs prétentions, si bien qu'au Xe siècle, un chancelier de l'Eglise de Paris affirma, avec une gravité burlesque, la ressemblance existante entre les prêtres et Dieu. Cela semblait être la conclusion logique de ce que les clercs s'enorgueillissaient d'être de purs esprits, car, selon eux, « le plus corrompu des hommes, s'il est clerc, est plus honorable que le plus saint des laïcs. »

Vint le jour où, devenu puissant, le christianisme, jadis persécuté, s'organisa en Eglise, laquelle devint persécutrice à son tour.

Fondant son pouvoir sur une base inébranlable, que sont les clercs, l'Eglise forma un ordre spirituel, qui se transforma rapidement en un pouvoir spirituel et, comme tel, se prévalut à la domination de la société laïque.

Elle expliqua, avec beaucoup d'à-propos, sa façon de voir, en se référant aux écrits de ses saints et, parmi eux, saint Bonaventure : « De même que l'esprit l'emporte sur le corps, par sa dignité et son office, de même le pouvoir spirituel est supérieur au pouvoir temporel, et il mérite, pour cela, le nom de domination. D'où suit que la puissance royale est soumise au pouvoir spirituel. »

Et, d'exagération en exagération, l'Eglise créant de plus en plus la confusion, le pouvoir précité devint divin. Dieu était lui-même ce pouvoir. Et, comme l'Eglise se confondait avec Dieu, — « L'Eglise et Dieu ne font qu'un », dit Jean de Salisburg — elle marqua les rapports qui se devaient d'exister entre elle et l'Etat.

Mais il lui restait à justifier, après avoir affirmé la supériorité du spirituel sur le temporel, pourquoi les représentants du spirituel devaient commander et ordonner aux représentants du temporel.

L'Eglise ne manqua jamais, en ces circonstances, de trouver de doctes créatures qui se chargèrent d'invoquer les écritures saintes, dont il était difficile, voire même dangereux pour l'époque, de contester l'authenticité, et ainsi, pour les besoins de sa cause, l'Eglise étayait les hypothèses qui devaient lui servir à tenter de s'accaparer et de dominer les sociétés en mal d'enfantement.

Ce fut au XIIe siècle qu'un écrivain formula, d'une façon précise, cette supériorité du sacerdoce, et, ce, grâce à l'écriture sainte.

« Le prêtre et le roi sont figurés dans les deux fils d'Adam, Abel et Caïn; Dieu accepte le sacrifice d'Abel et le loue, il blâme Caïn, et repousse son sacrifice. » Plus tard, Henri de Gand, un des plus illustres docteurs théologiques du Moyen-Age, établit cette supériorité d'une façon dogmatique : « Jésus-Christ, comme homme, est le chef et le roi unique de l'Eglise, dans les choses temporelles aussi bien que dans les choses spirituelles, car il a dit : « Puissance m'a été donnée et dans le ciel et sur la terre ». Il conféra ce double pouvoir à saint Pierre, en lui donnant les deux clés et les deux glaives. D'ailleurs, par cela même que l'Eglise a le pouvoir spirituel, elle doit avoir le pouvoir temporel; en effet, les choses temporelles ne peuvent être réglées que d'après le spirituel, de même que le moyen est subordonné au but. »

La mission des princes et des rois n'était plus, selon la théorie de l'Eglise, que d'être ses ministres, et l'Eglise exposa laconiquement cette théorie qui, rapidement, fut proclamée vérité divine, par les souverains pontifes, car : « de même que l'esprit l'emporte sur le corps, le clerc sur le laïc, le soleil sur la lune, de même l'Eglise l'emporte sur la Royauté. »

(A suivre).

Ces messieurs de l'Armée

La *Tribune des Fonctionnaires* du 28 avril 1934 publie :

« Par arrêté du ministre des Finances, en date du 27 mars 1934 :

« M. Aubertin, chef de bataillon en retraite, a été nommé en qualité de percepteur de deuxième classe, deuxième échelon, à la perception de Laroquebrou (Cantal).

« M. Muracciole, chef de bataillon en retraite, a été nommé, en qualité de percepteur de deuxième classe, premier échelon, à la perception de Saint-Paul-de-Chalençon (Haute-Savoie).

« M. Vincent, capitaine en retraite, a été nommé, en qualité de percepteur de deuxième classe, premier échelon, à la perception de Murviel (Hérault).

« M. Revest, lieutenant en retraite, a été nommé, en qualité de percepteur de deuxième classe, premier échelon, à la perception d'Usson (Loire).

« M. Coillot, lieutenant en retraite, a été nommé, en qualité de percepteur de troisième classe, à la perception de Rodome (Aude).

« M. Fouque, lieutenant en retraite, a été nommé, en qualité de percepteur de troisième classe, à la perception de Sournia (Pyrénées-Orientales).

« M. Symian, officier interprète de la marine, a été nommé, en qualité de percepteur de troisième classe, à la perception de Blanzac (Charente).

« M. Burdiat, lieutenant en retraite, a été nommé, en qualité de percepteur de troisième classe, à la perception de Pellegrue (Gironde), en remplacement de M. Gobain, admis à faire valoir ses droits à la retraite. »

Un nous dira, après cela, que le gouvernement s'efforce de procurer des débouchés aux jeunes. On nous dira, après cela, que les fonctionnaires (les vrais) sont trop payés et qu'il convient de réduire leurs traitements. Un nous dira, après cela, que les cumuls n'existent plus. On pourra, après cela, crier sur les ronds-de-cuir, dont certains gagnent cinq cents francs par mois, assurances sociales non déduites. On mettra, après cela, les honnêtes serviteurs de la République à la porte... afin de mieux « militariser » le pays; et puis, l'on arrivera tout doucement au fascisme 100 p. 100.

Mais, alors,, que penser des aimables déclarations de « Papa Doumergue » ? Que penser du ministère de « Salut public » ? Que penser des « hommes intègres » qui détiennent le pouvoir ? Que penser de leurs actes, si contraires à leurs discours ?

Je te laisse, ami lecteur, le soin de conclure.

Jean SOUVENANCE.

Crimes de Gouvernements et de savants

Préparatifs à la guerre chimique et bactériologique

Service de Presse C. I. A. — Les diverses résolutions de la Société des Nations ont désapprouvé la guerre bactériologique, mais elles ne l'ont jamais suffisamment interdite. A la Conférence du Désarmement (1), la « Commission pour les armes incendiaires et bactériologiques » a défendu la thèse que l'on consommerait toute chimie moderne, si l'on venait à interdire les expériences et les recherches « scientifiques » sur ce terrain, et elle arriva à cette conclusion qu'une telle interdiction serait pratiquement impossible. Les meilleurs moyens de défense seraient l'hygiène générale et la vaccination. Le contrôle des bactéries virulentes est parfaitement impossible. L'agresseur lui-même est menacé par cette arme. Il est également possible de mener la guerre bactériologique contre les animaux, le plus efficacement en diffusant, par avion, des germes morbides. Des chiens et des chats infectés, que l'on chasserait vers l'ennemi, peuvent y transmettre la rage et la peste, tandis que l'eau courante et les sources sont spécialement propres à la diffusion du choléra, de la dysenterie et du typhus.

En Angleterre, le journal 'de l'Unitea Institution, d'août 1933, a publié un article où ces faits étaient constatés, et dont l'auteur conclut qu'il dépendra bien plus de l'utilité des moyens que de la façon dont réagiront les pacifistes sentimentaux (sentimental réactions of the pacifists), si l'on en arrivera à les appliquer.

Ces moyens sont également discutés en Russie (ossoaviachim) et en Tchéco-Slovaquie. Dans le « Dustojnické Listy », de Prague, le docteur Spida, médecin militaire (1), a envisagé la possibilité d'infections par l'intermédiaire de mouches. La mouche ordinaire est particulièrement propre à cet emploi. Un kilogramme contient 20.000 mouches, et ces 20.000 mouches n'occupent que 15 litres. Comme les mouches s'immobilisent à 10 degrés, il est possible de les semer comme du sable. Supposant qu'un avion puisse en lancer 2 millions et que 10 p. 100 en meurent, il serait alors possible de semer 2 mouches par mètre carré sur un kilomètre carré. Si 10 p. 100 de ces mouches se posent sur des personnes ou sur des objets, et que, de ces personnes, 1 p. 100 soit infecté, le résultat final serait encore que, par kilomètre carré, 2 personnes seraient infectées.

En ce qui concerne la guerre chimique, on distingue des gaz offensifs, qui sont volatils après un temps relativement court, l'assaillant peut traverser le champ de bataille sans masque à gaz; et les gaz défensifs, empoisonnés et brûlant la peau, rendant le champ gazé impénétrable pendant longtemps. Ces gaz servent à former un barrage chimique, par exemple sur des ponts, dans des rues, des croisements, des vallées, des gorges et des contrées entières. Des autos blindées peuvent ainsi gazer des voies de communications et les fourrés; des wagons-citernes, tirés par une locomotive, peuvent gazer la voie ferrée et ses environs, sur une largeur de 50 à 50 mètres; des avions spéciaux peuvent lancer les gaz à 20 ou 30 mètres du sol; des lance-mines peuvent lancer des bombes à gaz; des mines à gaz peuvent, en sautant, gazer 300 à 500 mètres carrés. La ruse et l'adresse jouent un grand rôle dans l'aménagement de ces barrages. Ils sont très importants pour les défenseurs, très incommodes pour l'assaillant. Une troupe bien entraînée, munie de masques à gaz, de vêtements protecteurs, de boîtes de caoutchouc, etc..., et de toutes les ressources, telles qu'autos et tanks, peut traverser une zone ainsi gardée. Mais la perte de temps est toujours fort grande, surtout lorsque le défenseur est armé de mitrailleuses et de canons de campagne. (Données empruntées au « Militarwochenblatt », numéros 25 et 31, 1934).

Le jeudi 17 mai, et tous les jeudis, paraîtra LE BARRAGE, organe de la Ligue Internationale des Combattants de la Paix. 0 fr. 50 le numéro.

Abonnements : 1 an. 22 francs; six mois. 11 fr. 50; trois mois, 6 fr. Demandez, à la L. I. C. P., 30, rue Joubert, Paris (9e), un exemplaire gratuit.

—o—

LE TOCSIN, mène la bataille contre tous les fascismes, pour la liberté !

Rédaction : Pierre Odéon, Raoul Colin. Administration : Charles Durand, 20, rue des Gobelins, Paris (13e). — Le numéro est vendu 50 centimes.

Abonnement : 6 fr. et 12 fr. C. C. P. : Durand, 1776-29, 20, rue des Gobelins, Paris.

COMITE INTERNATIONAL DE DEFENSE ANARCHISTE, BRUXELLES

Compte rendu financier janvier-avril 1934

Recettes :

En caisse au 1er janvier.....	7 40
Rentrées janvier-avril	2.540 85
	2.548 25

Dépenses :

Solidarité et frais divers.....	2.510 00
En caisse le 1er mai..	38 25

—o—

Numéro spécial de *Ce qu'il faut dire*, en défense de l'insurrection libertaire espagnole.

Recettes :

Vente et souscriptions.....	1.330 30

Dépenses :

Imprimerie, frais d'expédition, correspondances.....	1.197 40
En caisse.....	132 90

N. B.— Dans le numéro spécial de *Ce qu'il faut dire*, consacré à la défense des emprisonnés et contre la répression en Russie soviétique, nous publierons les comptes rendus du *C. I. D. A.* et de *Ce qu'il faut dire*.

La Voix des Travailleurs

AUX CHOMEURS

et à ceux qui le seront demain !

Les causes du chômage sont multiples, mais nous les ramènerons à trois catégories, afin de clarifier le problème :

a) *Causes techniques.* — La machine offrant, sur l'homme, l'avantage de ne point « penser », d'être d'un entretien moins coûteux, d'un amortissement plus rapide, d'une passivité absolue, le facteur humain se trouve, peu à peu, écarté de la production capitaliste, dont il entrave l'égoïsme.

b) *Causes économiques.* — La production capitaliste, ne cherchant à satisfaire les besoins que dans la mesure où cette répartition devient une source de profits, se trouve dans l'obligation de sacrifier le facteur humain à l'élément Profit... Profit signifie privilèges, domination physique et sociale, autorité.

c) *Causes politiques.* — Tout régime d'autorité ne peut vivre qu'en soutenant les divisions qui l'alimentent et lui assurent la puissance de répression. L'autorité politique se fonde sur l'inégalité économique des hommes, sur l'opposition des classes, par le soutien total des privilèges économiques, qui détermnent le régime de production, le chômage et la misère croissante des hommes.

Nous naissons tous égaux en droit.

Le système nous différencie, condamne les uns à la misère, ce qui destine les autres à l'opulence. Est-ce logique ? Juste ? Humain ?

L'esprit condamne un système dont les inégalités sont les causes de désordres et de destructions.

La raison se révolte devant cette monstrueuse organisation sociale, qui prétend poursuivre des fins de justice, en vouant les uns à la famine et les autres au gaspillage de biens communs.

Le sentiment condamne une société qui reste insensible devant les malheurs qu'elle enfante et multiplie sans cesse.

Le droit comme en fait, *on ne rencontre plus en tant qu'homme*; les fascistes eux-mêmes dissimulent leurs intentions perverses sous une révolte apparente devant ces injustices, pour nier la véracité de ces affirmations.

Un tel régime, souffert par les uns — la multitude — condamné par les autres — ceux qui rêvent de stabiliser leurs privilèges — doit disparaître.

La reconnaissance, par tous, du caractère douloureux et arbitraire des inégalités sociales, prouve :

1° Que l'*inégalité économique* étant la cause originelle de tous nos maux, doit faire place à un régime d'égalité économique.

2° Que l'*injustice sociale* qui en résulte est une plaie douloureuse que nous devons cicatriser.

3° Que la *misère*, conditionnée par le régime, est une souffrance digne d'une barbarie moyenâgeuse et d'une inquisition religieuse, mais insupportable et révoltante au siècle d'une technique qui permet de produire au-delà des besoins.

4° Qu'enfin, la conclusion de cette analyse, est la déclaration individuelle et collective au « Droit à la vie » intégral et absolu.

Il en découle, pour les travailleurs, *le droit* **de se refuser à toutes obligations sociales dont le but immédiat ne serait pas d'assurer leur bien-être et leur liberté,** *le droit* **d'entreprendre eux-mêmes,** *directement*, **l'agencement d'une Société favorable à leurs aspirations. Et, cela, sans aucune consideration morale et physique à l'égard de ceux qui s'y opposeraient.**

Les chômeurs totaux ou partiels représentent donc une catégorie d'individus sacrifiés par millions à une conception d'organisation sociale barbare... Ils sont donc les victimes d'une action sociale criminelle, d'un forfait épouvantable, d'une suite de manœuvres qui, lorsqu'on les analyse, vous font désespérer du bon sens de ceux qui les subissent, *sans tenter de recourir à leur Droit à la Vie.*

Songez-y, chômeurs !

Un seul fait est suffisant pour légitimer toutes vos révoltes : on déruit ce qui est nécessaire à votre existence, ce qui calmerait la faim et l'anxiété dans vos foyers. On détruit ce que vos efforts ont produit et on vous interdit, par là, le droit *indiscutable* de le consommer ! On ferme les filatures, alors que vos enfants et vous-mêmes manquez de linge nécessaire ! On abandonne la culture, les champs aux friches, pour diminuer la production des blés, cotons, etc., nécessaire à votre vie, sous prétexte que vous ne pouvez la payer : et c'est vrai ! On vous laisse la *liberté de mourir de faim*; on vous *interdit le droit de manger* !!!

Et cela ne vous révolte pas !

Et vous n'êtes pas convaincus de la grandeur, de la noblesse et de la bonté de votre révolte ? On vous vole, on martyrise vos enfants, on vous condamne au désespoir, à la famine... et vous acceptez de subir les suggestions, les ordres, les infamies des tyrans, des politiciens et des exploiteurs, de tous ces criminels que l'égoïsme et l'arrivisme dressent contre vos revendications, *tout en les sachant raisonnables* !

Mais les fauves, tous les animaux, à défaut de votre intelligence, possèdent un instinct supérieur à votre degré de civilisation : quand ils ont faim, ils volent, mordent, attaquent... quand leurs petits ont faim, ils jouent leur vie pour sauver la leur...

Vous répondrez peut-être : « Il arrive parfois qu'ils dévorent leurs petits ». C'est vrai, mais ce crime de la bête affamée, isolée, traquée, peut-il être comparé à celui de ces parents dénaturés, qui *condamnent leurs enfants à mourir de faim*, quand, tout autour d'eux, des millions de quintaux de vivres sont détruits par les tyrans ?

Dites-le, chômeurs ? La bête est supérieure à l'homme; sans quoi vous ne subiriez pas l'esclavage qui vous torture et vous affame...

Chômeurs ! Travailleurs qui êtes déjà des chômeurs éventuels ! Vous tous qui portez en votre chair les stigmates des souffrances et les aspirations des travailleurs du monde, écoutez-nous :

Vous avez des droits ? Il faut les conquérir. L'esprit, la raison et le cœur sont avec vous.

Vous avez des adversaires ? Il faut les anéantir. Que le sentiment de justice arme vos bras, et vous vaincrez en combattant.

Vos droits ? Les voici :

Exiger, de ceux qui travaillent, une action soutenue, énergique, pour la réduction des heures de travail, pour la semaine de 36 heures.

Exiger de votre commune : ou un travail correspondant à vos aptitudes et payé au tarif syndical, ou un ravitaillement complet, normal, des adultes sans travail et des membres de leur famille, ou une indemnité journalière égale à votre salaire habituel.

La gratuité du logement, ce qui entraîne, dès maintenant, le non-paiement des loyers et des impôts afférents.

Le refus d'acquitter les assurances sociales, en période de travail, aussi longtemps qu'elles n'indemniseront pas *totalement* les risques maladie, vieillesse et chômage.

Exiger l'hospitalisation immédiate des vieillards. Si cela est nécessaire, assurer soi-même et directement cette hospitalisation, grâce à l'action directe du Comité des chômeurs.

Exiger de la commune l'éducation professionnelle des jeunes sans-travail.

Passer collectivement à l'exploitation directe de toutes les fabrications et productions d'objets de consommation absolument indispensables.

Passer outre à tous les refus.

Assurer le ravitaillement des chômeurs et de leurs familles, par la répartition des stocks.

S'organiser sur la base communale, en liaison avec les Comités d'action antifascistes et les syndicats, pour opposer, à toute réaction, la violence organisée des travailleurs.

Le cri de ralliement des chômeurs, dans la période préparatoire de l'écrasement du fascisme et du triomphe de la Révolution sociale, doit être : « *Tout le pain et toute la sécurité* aux travailleurs de toutes catégories. *A ceux qui ont tout donné, il appartient de tout recevoir.* »

Le chômeur qui accepte le principe capitaliste condamnant le sans-travail à la mort, est une bête hideuse, que la communauté doit chasser.

Nul ne doit plus mourir de faim. Chacun a droit à la vie. Chacun doit prendre sa place, la conquérir et la défendre !

Que les chômeurs s'organisent, que tous les travailleurs, comprenant le danger, ne perdent plus leur temps à des conquêtes parlementaires illusoires...

Les lois ne nourrissent pas !

La volonté de vaincre dans une lutte sans défaillance et sans merci.

Cette volonté farouche des hommes et des mères : voilà le but...

L'atteindre ou périr : voilà la certitude...

Debout les affamés, les esclaves !

Debout, et en avant !

Vive l'action révolutionnaire !

Vive la Révolution sociale !

LES COMITÉS D'ACTION ANTIFASCISTE.

Martyrs du travail

La grande famille des « gueules noires » vient encore de payer un lourd tribut à la mine : cinquante victimes. L'ignoble bourgeoisie peut verser des larmes de crocodile, elle ne trompera personne, car, malgré le grisou, qui donc oserait affirmer que nos camarades mineurs sont suffisamment protégés, garantis ? Les compagnies ne songent qu'à augmenter encore et toujours leurs bénéfices et, cela, incontestablement, au détriment des travailleurs.

La mine, goule insatiable, dévore un nombre effroyable de malheureux ouvriers. Après l'Angleterre, la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie, l'Allemagne, voici la Belgique.

Et les rapaces exploiteurs ne songent qu'à diminuer les salaires de ces malheureux.

Mais, n'est-ce pas, pour ces beaux messieurs, il est normal que les mineurs brûlent au fond de la mine, que la « camaille » crève à la tâche. L'important c'est que les actionnaires palpent de beaux dividendes.

Tout le reste est bien secondaire pour eux. Les actes de magnifique et froid héroïsme des sauveteurs, la douleur des épouses et des mères ne sauraient les émouvoir.

La mine continuera à engloutir des mineurs, à faire des veuves et des orphelins. Elle continuera aussi à procurer la fortune à messieurs les actionnaires.

La masse lamentable des mineurs subira son triste sort, tant qu'elle sera agenouillée. Avec tout le prolétariat, elle doit briser ses chaînes. L'heure n'est plus aux jérémiades, mais à l'action !

Une gueule noire.

En passant...

Brest

Ligue Internationale des Combattants de la Paix

La Section de Brest porte à la connaissance de tous les amis pacifistes, qu'elle organise, pendant la saison d'été, trois pique-niques. Le premier aura lieu le dimanche 24 juin, à Quelern; le deuxième le 22 juillet, à Quélern; le troisième le 12 août, à Camaret.

Les billets pour le premier pique-nique seront vendus à partir du lundi 18 juin, à la Maison du Peuple. Prix du billet : grandes personnes, 3 francs, aller et retour; enfants de 5 à 12 ans, 2 francs.

Retenez tous votre dimanche du 24 juin pour Quélern.

—o—

En lisant l'Echo Paroissial

Encore un miracle ! — A Rumengol se tient l'un des trois principaux pèlerinages du Finistère. L'église actuelle, datant de 1537, est jolie en soi, et les dorures et enluminures de ses autels la font presque ressembler à quelque temple bouddhiste.

De bonne grâce, nous ajouterons qu'elle peut marquer l'emplacement de sacrifices païens. La légende nous apprend, en effet, que le vieux roi Grallon, tuyant sa ville d'Ys, engloutie par les flots, arrêta sa monture, pour la laisser souffler, sur les hauteurs du Ménez-Hom. Soudain, vers le nord-est, il aperçut, éclairant la pénombre, un grand brasier, indiquant l'endroit d'un sanctuaire druidique. Alors, le vieillard, cruellement éprouvé, fit le vœu, en reconnaissance d'avoir échappé à la noyade, de construire à cet emplacement un lieu saint consacré au dieu unique.

Telle serait l'origine de la première église de Rumengol. Quoi qu'il en soit, les vieilles gens vous certifient sérieusement que des miracles se sont produits en ces lieux. Avouons que notre scepticisme a été ébranlé depuis que, le 16 mars, le feu du ciel est entré, comme chez lui, dans le moulin à prières, causant, dit le pauvre curé, « des dégâts considérables : paratonnerre détruit, toiture « et lambris déchiquetés sur une grande « surface, contrefort et clocheton abattus, vitraux brisés, peintures murales « détériorées, chapelle des fonts baptismaux et chambre de l'horloge écrasées, etc... »

Bref, l'abomination de la désolation; quelque chose de tapé comme carte de visite !... Aussi, notre recteur de Rumengol de se lamenter, parce que les compagnies d'assurances ne versent qu'une faible somme, puis, tout naturellement, de solliciter « la générosité des amis de « Notre-Dame de Tout-Remède (??), « pour l'aider à restaurer son antique « sanctuaire. »

Comme rien ne se fait sans la volonté de Dieu, à la place du curé, nous laisserions Mme de Tout-Remède (Rumengol en langue bretonne) se débrouiller avec le Tout-Puissant, dont la vue doit faiblir chaque jour, puisqu'il prend pour des quilles les multiples clochers élevés à la gloire de sa nombreuse famille.

Gageons que le digne ecclésiastique est d'un avis opposé, car il estime tenir un bon filon qu'il serait vraiment dommage de perdre...

Mais, entre nous, mince de miracle !

—o—

La revanche de Jeanne d'Arc

L'Eternel n'est pas seulement affligé de myopie, mais il est encore quelque peu dur d'oreille. J. Pénel, dans l'*Echo* du 13 mai, se charge de nous l'apprendre, dans un article sur Jeanne d'Arc :

« Nous aurions pu (les catholiques) « crier comme des sourds, Dieu se serait « montré plus sourd encore, car il est, « non le Dieu des lâches, mais celui des « forts, *Deus virtutum...* »

Tout cela parce que les élections générales, bien qu'ayant eu lieu, par deux fois, le jour de la fête de la Pucelle, ont été, paraît-il, franchement mauvaises pour les cléricaux, les « naïfs » ayant cru « qu'après quatre années d'inaction, il « suffirait d'une quelconque prière, le « malin du vote, pour obtenir la victoire. »

On n'est jamais trahi que par les siens. Déniant les vertus de la prière, le rédacteur catholique nous instruit d'un dieu « viril » primant le dieu des lâches et, sans doute, le dieu français, le dieu des grands, le dieu des petits, le dieu des batailles, le Gott mit uns, etc...

Allons, il n'y a rien de nouveau sous le soleil et les chrétiens actuels en sont encore à donner trente-six visages, tout comme aux temps du paganisme, à leur divinité. Sans compter l'adoration de tout un régiment de saints !

Pauvre humanité, tournant constamment en son cercle vicieux !

Que penser aussi de cette Eglise qui, après avoir brûlé (?) Jeanne d'Arc, s'étonne que celle-ci lui porte la poisse !

—o—

Tendre aveu

Pour l'édification de nos camarades, nous avons découpé, dans la clérico-fasciste *Chronique Brestoise* du 26 mai, les propos ci-dessous d'un article signé Marie Kerlo.

La scène se passe dans un auto-car transportant des bigotes à un pèlerinage au Folgoat :

« Puis, la première exubérance calmée, d'un commun accord, nous sortons le « Patronez dous ar Folgoat ».

« Le chauffeur s'étonne : un homme, pensez !; et il le dit, puisqu'on est en famille :

« — Celles-là qui chantent bretton ! Je parie qu'elles comprennent même pas ce qu'elles disent !

« Une de la ville » se récrie :

« — Et alors ? Quand vous le dites, votre *Pater*, vous, vous pensez au sens de chaque mot ?

« — Heu... Heu...

« — Les autres, c'est pareil ! La patronne du Folgoat comprend. Ça suffit ! »

Et voilà ! Nous avons déjà écrit que la plupart des fidèles, chantant en breton ou, surtout, récitant en latin, concurrençaient le perroquet qui ignore le sens des paroles qu'il prononce. Encore fallait-il posséder la preuve, en quelque sorte officielle de ce que nous avancions. Les lignes ci-dessus, d'une éminente catholique, viennent combler cette lacune.

Tout autre commentaire ne serait-il pas superflu ?

F. COUSIN.

TOURS

Entretiens

— Tiens, bonjour père Louis, ça va mieux ?

— Oui, t'nez, j somm's r'nuis d'bout, bon dieu, j'croyais qu'rver. Mais c'est point tout ça : avous vu sus l' journal, qui z'ont l'idée de r'faire les r'traites militaires ?

— Oui, j'ai vu incidemment, l'autre jour, sur un canard, que telle était l'intention de notre ministère, et le journal en question disait « que les Parisiens, qui ont accueilli, avec ferveur, les revues du 30 avril, verraient, avec plaisir, des revues semblables, chaque semaine. »

— Ah bien, fallait pu qu'ça, et puis, l' service de deux ans pour un d'ces jours, et dire qu'c'est pour ça qu'on s'a fait casser la goule; pour être dans la mouise, nous autr's, on peut pus rin vendre, j'ons du blé qui s'mang aux charançons d'puis dix-huit mois, nos produits n'valn't sous, les œufs cinquante sous la douzaine, l'lait on va bientôt l' donner. Ah, y s'foutent d' nous, y parl'nt ban d' pénitence et d' sacrifices, mais eux n'en font guère. Pis, y a une chouse, c'est-y faire une économie que d' nourri et entret'ni des gars pendant deux ans ? C' qui veul'nt voy'vous, eh bin, c'est nous serrer la vis et nous foutre la guerre pour faire des bénéfices avec not' piau.

— Dans une certaine mesure, père Louis, vous avez raison, ces messieurs en prennant à leur aise, et, s'ils augmentent, un jour, le service militaire, ce sera bientôt, car c'est surtout pour nous mâter, vous et moi, au cas où nous nous révolterions; je crois que c'est pour cette raison, d'abord, que le service de deux années reviendra. Comprenez-moi bien, avec un an, à part les engagés, peu vont aux colonies, tandis qu'également, peu d'indigènes viennent en France. Avec le service de deux ans, ils enverront nos frères et nos fils civiliser les nôtres ou les jaunes, et ils feront venir les noirs et les jaunes nous fusiller ici.

— Si j' comprends bin, les gars d'ici iront au Maroc s' battre contre les marocains, et les marocains vindront là pour taper sur les français, y grossiront la bande à Coty, quoué !

— Oui, et, déjà, on chuchote que certaines villes seront dotées de bataillons indigènes, ce n'est certes pas pour les promener qu'ils viennent en France, chez nous.

— Ah, les cochons ! Et pis, dites donc, v's avez vu, sus la *Dépêche*, l' dessin qu'y avait pour faire des machins, des... routes quoué, qui n' servirin qu pour les autos autour d' Paris. Hein, ça va rin coûter ça encor, pour qu' ces grous messieux y fassent du 100 à l'heure, avec leu bagnoles, et qu' nous aut's, les petits, on n' les gênenl point.

— Père Louis, sous prétexte d'outillage national, vous ne voyez pas que ce sont des routes stratégiques qui vont se faire, pour permettre, en cas de conflit, à ceux qui auront des bagnoles, comme vous dites, d'évacuer Paris très rapidement, se tirer des pieds comme l'on dit, laissant dans les gaz et les incendies les pauvres bougres comme nous.

— Eh bin, mouè, j' vois un chose : c'est qu'on est trop bêtes, voilà. On a fait la guerre un' fois, eh bin, c'est d trop. Mourir pour mourir, j'avons qu'à rester su nout' lopin d terre et n point parti là, pour mouè, y a pu rin à faire, j' reste à él'ver mes gosses.

— A la bonne heure, voilà qui est énergique; dites donc, si on parlait un peu de l'affaire Stavisky et de l'affaire du 6 février, vous avez vu le travail des commissions ?

— Oui, j'ai vu qu'on avait pris une mesure contre un colonel qui servait d'estafette, d'agent d liaisons quoè, le 6 février; eh bin, je l' défend point, mais ça, c'est dire qu'la commission c'est d la foutaise, pisque c'est prendre parti avant qu la commission a donné son jugement, sa façon d' vouère quoué ! Dites donc, on r'prendra ça une aut' fois, hein ? Arvouér, j' vas buter mes patates !

F. BONNAUD.

—o—

Conférence Jospin

La conférence de Jospin s'est faite avec un auditoire vraiment restreint, dans une ville comme Tours, où il est inconcevable que, seulement, trois cents personnes aient répondu à l'appel lancé par la L. I. C. P.

Que nos amis de la Section ne perdent pas espoir, car j'y ai vu que le public était très attentif à l'exposé lumineux du conférencier.

En effet, Jospin, avec un talent oratoire indéniable, nous a démontré que la guerre ne paie plus, elle est une utopie et une bêtise, nocive à tous les points de vue, politique, économique et social. Puis, avec des exemples frappants, il nous a montré qu'une action passive, le refus d'y participer, est le meilleur moyen de la supprimer.

Aucun contradicteur. L'auditoire sérieux para sous la bonne influence du conférencier.

F. BONNAUD.

LILLE

Comité d'action laïque et Ligue Internationale des Combattants de la Paix

Chaque jour, depuis des mois, tu entends parler, à l'usine, au champ, au bureau, au chantier, dans les diverses organisations où tu milites, en un mot, partout où tu peines, où tu discutes, tu entends parler de cette monstruosité sociale qu'est le fascisme.

Les journaux — ceux, du moins, qui ont encore le souci de la vérité et la possibilité de l'exprimer librement — t'ont dit, avec des détails qui, plus d'une fois, t'ont fait frémir d'horreur et d'indignation, de quelles abominables violences, de quels crimes odieux l'instauration du fascisme, par exemple en Italie et en Allemagne, pour ne citer que ces deux informations pays, avait été accompagnée. Tu sais, désormais, que le fascisme n'est et ne peut être que le gendarme doublé d'un bandit.

Or, depuis le 6 février (journée où, par l'émeute, le fascisme remporta, en France, sa première victoire, il est acquis que, dans notre pays, un inquiétant mouvement se dessine, mouvement de féroce réaction d'où est absent tout sentiment d'humanité et même de légalité. Les plus farouches partisans de l'ordre sont subitement devenus des fomenteurs de désordre ! Le grand Capitalisme aux abois, parce que de plus en plus menacé, tente une dernière et suprême défense par l'emploi de tous les moyens légaux, et, surtout, illégaux. On assiste, depuis quelque temps, à ce spectacle plus qu'étrange de voir un tas d'individus dont la richesse, dont les scandaleux privilèges sont faits uniquement de l'exploitation de leurs semblables, des vols qu'ils commettent chaque jour, se poser grotesquement en « défenseurs de la moralité » ! Le pickpocket criant « au voleur ! » après avoir subtilisé le portefeuille du passant.

PEUPLE,

Si, donc, tu ne réagis pas au plus tôt, c'en sera fait, avant peu, des quelques maigres libertés et du peu de bien-être dont tu jouis encore. Tout ce que t'ont laissé les quelques générations qui t'ont précédé et qui fut, au prix de leur sang, arraché aux maîtres du moment, sera anéanti à jamais !

Surtout, ne sois point dupe : le fascisme, chez nous, a pris le masque démocratique; les quelques politiciens soi-disant de gauche, qui se sont condamnés en prenant place dans le ministère pro-fasciste du médiocre Doumergue (l'homme si grassement payé par la Compagnie du Canal de Suez), ne doivent pas te faire oublier que ce « gouvernement de trêve » n'est que la trompeuse façade derrière laquelle préparent leurs plus mauvais coups les bandes armées de la plus scélérate des réactions !

Par conséquent, il est temps, plus que temps que cessent les haines fratricides entre les travailleurs, entre des hommes victimes des mêmes injustices, et dont les intérêts sont communs et étroitement solidaires. Il faut, à tout prix, mettre un terme à ces luttes néfastes entre hommes ayant au cœur la même passion : celle de la liberté; les mêmes aspirations : celles d'augmenter toujours le bien-être ! Que, sans déserter les organisations auxquelles les uns et les autres sont fiers d'appartenir, ils réalisent enfin cette entente facile par la revendication des mêmes droits : ceux de penser, de parler, d'écrire en toute indépendance, et ceux également d'agir, d'un effort commun, en vue d'améliorer leur sort.

PEUPLE,

Des jours bien sombres vont venir ! Désuni, les forces d'oppression s'abattront, sans pitié, sur tes faibles épaules : l'exil, la prison, l'assassinat, seront l'affreuse rançon de ton imprévoyance. Adieu tes pauvres libertés, adieu tout ce qui fait encore la dignité de l'homme !...

Au contraire, combien grande serait ta puissance, quelle digue indestructible tu opposerais à ceux qui, habitués déjà à vivre de ton labeur, rêvent, aujourd'hui, de te mettre pour toujours en esclavage, si tu voulais seulement te souvenir des paroles si belles et si justes de celui que tu aimas, parce qu'il était venu vers toi : Jaurès, la noble et pure victime des fascistes de 1914, qui déclarait que « Pour être formidable, le Peuple n'avait qu'à se croiser les bras. »

Mais, aussi, faut-il encore que, pour être capable de se croiser les bras, le Peuple soit d'abord uni par la pensée, et dans l'action de chaque jour, et qu'il signifie ensuite très nettement aux bandes fascistes qu'il sera également capable, dès me son instinct de conservation le sous de sa propre existence l'en avertira, de... se croiser les bras pour répondre comme il convient aux tentatives de meurtre des maffoiteurs de la camelote royale, des jeunesses patriotes et autres Croix de feu !

Les Comités d'Action Laïque et de la L. I. C. P.

PARIS

Guignol

Les républicains du 6 février

Grâce à Monseigneur le duc de Guise, à Coty, Weygand, Taittinger, Maurras, Daudet, tous bons républicains, nul n'en doute, le gouvernement radicalo-réactionnaire fut chassé. M. le président de la République, le très clérical Lebrun, appela au pouvoir un de ses prédécesseurs, le très illustre « sympathique et souriant, autant qu'honnête et désintéressé » M. Doumergue de Tournesol-Suez.

Le ministère de « trêve » fut constitué pour lutter contre les voleurs de la bande Stavisky et autres malandrins.

Parmi ces personnages, « dignes de la confiance » de leurs concitoyens, nous relevons les noms de A. Tardieu (de la N'Goko et de la Homs-Bagdad), Flandin, de l'Aéropostale, puis Herriot, lèche-bottes, personnage très sincère, aimant la franchise, son programme, son parti et... son fauteuil.

M. Germain Martin, homme intègre qui s'insurge contre le cumul; n'a-t-il pas, alors qu'il palpait ses appointements de député, refusé de cumuler cette fonction de représentant du peuple avec celle de professeur à la Faculté de Droit ! !

Il refusa de cumuler ces deux emplois, il ne négligea pas de toucher les appointements de sa charge de professeur, qui sont de 52.375 francs (une paille). Il ne cumule que les traitements.

Nous savons que les décrets-lois obtenus grâce à la discipline et au courage des radicocos herriotistes, ont apporté, au peuple, une grande « amélioration ».

Tout diminue... dans la marmite des travailleurs surtout. Bénis soient le ciel et les républicains de nous avoir procuré, grâce à la « loyale manifestation » du 6 février, un gouvernement d'honnêtes gens.

—o—

Les assassins

Nos braves gardiens de la paix, nos bons gardes mobiles, gendarmes et autres gens d'ordre, recrutés, en majeure partie, dans la masse des fatigués du travail, pour lesquels la terre est trop basse, sont devenus (ne l'étaient-ils pas déjà ?) les chiens de garde du régime capitaliste que nous avons le « bonheur » de posséder.

Les J. P., bandes d'A. F., Croix de feu, s'organisent, s'arment et provoquent partout les prolos.

Divers incidents, dus aux prétentions cyniques des fascistes, se sont produits, alors que les travailleurs ont voulu chasser tous ces pantins à coups de pied au bas des reins.

La police républicaine n'aime pas qu'on crie trop fort : « Vive la Liberté ! »

Police et factieux ont blessé et tué plusieurs des nôtres. Toute la presse vendue crie à l'assassin contre nous !

Mais oui, vile canaille, c'est nous qui sommes les assassins ! Vous pouvez tuer, Maurras peut désigner, dans l'« Action Française », les militants à abattre. C'est nous les assassins !

Il y a pourtant une seule et bonne méthode. Que m'arriverait-il si j'amais j'osais seulement dire qu'à la matraque il serait bon d'opposer la matraque; qu'à l'organisation cléricalo-fasciste armée, on pourrait opposer des organismes régionaux et nationaux antifascistes armés. Si jamais j'osais même penser qu'un énergumène pourrait balancer dans les cars quelques bidons d'essence et y ficher le feu, ou d'enlever un des manitous des fascistes ?

Quand je songe qu'il y a des gens qui pourraient faire tout cela, je suis soucieux, car, pensez donc : des travailleurs qui oseraient se dresser contre leurs tyrans, en pendre peut-être quelques-uns ! Ce serait la fin de tout, n'est-ce pas !

Eh bien, non, camarades, ne vous révoltez pas, criez, recevez les coups dignement, avec calme et sang-froid, faites de la propagande. C'est, paraît-il, la seule bonne méthode; voilà ce que préconisent communistes et socialistes !

Je ne voulais pas vous signaler cette méthode. Eh bien, je vous la signale quand même; ma foi, tant pis !

Puisque les révolutionnaires 100 pour 100 vous demandent de vous laisser museler, frapper et tuer, obéissez-leur si vous le pouvez. Sinon, alors, réagissez !

—o—

Radicoco au Congrès

Radicoco a été à Clermont-Ferrand, avec une ardeur sans égale. Ah ! Ah ! on allait voir... ce qu'on allait voir.

On a vu, en effet, de quoi était capable Radicoco. D'abord, il s'est incliné bien bas devant l'image de M. Doumergue de Suez.

Il a applaudi son chef H. rriot.

Il a rejeté toutes les fantaisies qu'il avait inscrites dans son programme : laïcité, monopolisations, réorganisation, la justice, et, par contre, a adopté le principe que les députés n'étaient pas élus pour siéger, mais pour être mis en vacances, sans retenue de solde naturellement.

Quant au cas Malvy, celui-ci avait bien le droit, n'est-ce pas, de défendre son ami Chiappe, qui lui avait donné un coup de main à sauver sa carcasse.

Entre Chiappe et le prolétariat, qui, lui aussi, l'avait sauvé, Malvy a fait comme Caillaux, il n'a pas hésité, il est allé se jeter dans les bras des protecteurs des émeutiers fascistes, et des grands voleurs staviskrates.

Herriot, le grand Herriot, l'homme au strapontin de 1926, le saint Herriot national, a pris la défense de son cher Malvy, et Radicoco a applaudi.

Radicoco a expulsé de son parti deux ou trois staviskrates. Mais il a bien compris que son cher président était en bonne compagnie avec le bénéficiaire du chèque C. Aymard-A. Tardieu, et les autres rapaces du gouvernement de « trêve » !

D. DELAMARRE.

ÉCHOS ET COUPS DE GRIFFES

Après la fusillade de Livry-Gargan...

On se souvient que, le 9 mai dernier, un jeune ouvrier, René Scorticatti, au cours d'une manifestation antifasciste, tombait sous les balles de la police.

Ses obsèques ont eu lieu au milieu d'une affluence considérable. Plus de 20.000 personnes avaient tenu à accompagner à sa dernière demeure cet enfant de seize ans, victime de l'odieuse agression policière.

Contre les travailleurs, défendant leur liberté, la police ne saurait prendre de ménagements. Elle peut frapper, assommer, tirer dans le tas, qu'importe un ouvrier descendu !

Seulement, attention, la résignation, la patience même, ont des limites.

... et d'Hénin-Liétard

Pour une fois, voilà que la Chambre des mises en accusation ne suit pas le tribunal de Béthune, et Fritch, ce camelot du roy qui assassina, au cours de la soirée fameuse, le mineur Fontaine, restera en prison. Il répondra de son crime, paraît-il, en cour d'assises.

Attendons. Mais soyons certains que Fritch, royaliste, bénéficiera de la plus large indulgence. Ces messieurs fascistes peuvent descendre en armes dans les réunions, blesser ou tuer les travailleurs, on ne les inquiète pas, ou si peu ! Si c'était le contraire, oh, alors, la justice (?) serait impitoyable.

Pourtant, si tu voulais, populo...

Allons, Doriot, garde à vous, fixe !

Ça pète, comme dit l'autre, au sein de la IIIe Internationale, et Staline enjoint à Doriot de se mettre au garde à vous, sinon... Pour corser l'affaire et en mettre plein la vue aux communistes du rang, le document massue du Comité Exécutif de la IIIe est signé de Dimitrov et autres chefs.

C'est ce qui peut s'appeler un coup vache.

Au parti socialiste, on semble anxieux de l'attitude que pourrait prendre Doriot. Dame, si celui-ci ne met pas le doigt sur la couture du pantalon et ne joint pas les talons, il sera exclu et, alors, qui sait, au parti S. F. I. O., on pourrait, que diable, l'accueillir fraternellement !

Allons, querelles de chefs qui n'auraient aucune importance, si des bons bougres ne les suivaient.

La relève, qu'est-ce à dire ?

Les anciens combattants de l'Union Fédérale ont, à leur Congrès de Vichy, mis en demeure Doumergue et son équipe d'avoir à tenir certaines promesses faites, sinon c'est la cassure. Une date « d'expiration », le 8 juillet. Dans le même temps, les néos du parti socialiste de France fixent la même date pour bouter le marxisme et... les vieilles équipes. Il est parlé d'accord avec les anciens combattants et la C. G. T.

Que veulent ces « nouvelles équipes », que signifie cette « relève » ?

Allons, travailleurs, veillez au grain, car le fascisme de gauche ne serait pas moins criminel que celui de droite.

Des anarchistes russes en danger de mort

Service de Presse C. I. A. — Le Fonds de secours russe de l'A. I. I. nous communique :

Nous venons de recevoir — avec beaucoup de retard, malheureusement — des nouvelles très inquiétantes sur le sort de plusieurs de nos camarades exilés, depuis quelque temps déjà, à Voronège et à Koursk. D'après certaines données, on peut supposer que le gouvernement bolchevisle a l'intention de monter, cette fois, un procès infâme et stupide « d'anarchistes-saboteurs », afin d'en supprimer quelques-uns.

Le camarade Rouvinski, technicien (qui, péniblement, travaillait comme tel à Koursk), a été saisi et transféré à Voronège, en même temps que plusieurs autres camarades. En guise de protestation, il commença aussitôt la grève de la faim. Or, soufflant d'une faiblesse de cœur, il est en danger de mort.

2. Parmi les camarades arrêtés, en même temps, à Voronège, se trouve A. Baron, un de nos meilleurs camarades, dont le nom a été souvent cité dans nos Bulletins, et qui, enfin, trouva un peu de calme au lieu de son dernier exil. Il a été saisi et jeté en prison dans de telles conditions, que même sa femme ne sait pas ce qu'il est devenu depuis.

Camarades, il s'agit de protester immédiatement et effectivement contre leur arrestation. Agissez ! Pas une minute est à perdre !

Protestons, par télégramme, auprès du gouvernement de l'U. R. S. S. (Staline, Kremlin, Moscou; Comité Exécutif, Central, Moscou, etc.), et aussi près des consulats, ambassades ou représentations de l'U. R. S. S. dans tous les pays.

Comité de l'Entr'aide

Caisse de solidarité aux emprisonnés politiques et à leurs familles. Secrétariat : Huet, 8, rue Jacquier, Paris 18e.

Compte rendu financier du premier trimestre 1934 :

Total des recettes	2.531,90
Total des dépenses	4.572,95
Balance :	
En caisse le premier janvier	2.483,70
Recettes du trimestre	2.531,90
	5.015,60
Moins les dépenses du trimestre	4.572,95
Reste en caisse, le 1er avril 1934	443,65

Contrôlé, le 6 avril, par Dhormy, Hodot et Bonhomme.

Adresser les fonds à Charbonneau Lucien, chèque postal 653-87, rue des Roses, 22, Paris (18e).

Le Gérant : J. TREGUER.

Imp. Populaire, 69, rue Louis Pasteur - Brest